

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 30 DECEMBRE 1899

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-noas, par Léon Ledieu.—Nouvel an, par Firmin Picard.—Pensées de Noël.—Poésie : Le conscrit de Carillon, par Emery Desroches.—Le jour de l'an d'un prisonnier, par Marie Aymong.—L'année nouvelle, par Laurette de Valmont.—L'auberge de la mort, par Gaston-P. Labat.—Poésie : La France d'autrefois, par Albert Lozeau.—La littérature au Canada, par Aimée Patrie.—Salut au vingtième siècle, par Hermance.—Une marraine comme on n'en voit guère, par Jeanne du Vallon.—Mil neuf cent, par Gilberte.—Primes du mois de novembre.—Monument National.—Jeux et amusements.—Choses et autres.—Nouvelles à la main.—Feuilleton : Les victimes, par Raoul de Navery.—Gravure-devinette.

GRAVURES.—Portraits des collaboratrices du *Monde Illustré* : Violette, Jeanne du Vallon, Myosotis, Mlle Sénécal, Madeleine, Aimée Patrie, Hermance, Laurette de Valmont, Gilberte, Mme M.-L. Bergeron, Marie Aymong, Fauvette et Paul Herda de Croix.—Le Temps (double page).—Le bonhomme aux étrennes.—Pour le dîner de famille.—L'amour brûlant.—Toilettes pour enfants.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## FLORENCE

Sous ce titre, LE MONDE ILLUSTRÉ commencera, sous peu, un excellent roman canadien, par un tout jeune auteur canadien que nous avons présenté à nos lecteurs dans un des derniers numéros : M. Rodolphe Girard, rédacteur à *La Patrie*.

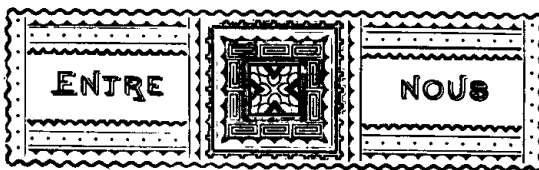
Ce roman, dont la trame est bien agencée, est fort bien pensé, écrit en un très bon français, et tout plein du plus pur patriotisme : c'est un bien, en ces temps de platitudes et de courbettes devant le fort, le plus cruel que la terre ait porté.

L'action du beau roman de notre jeune auteur se déroule à Montréal et à Saint-Denis, en 1837.

Plût à Dieu que les Canadiens français eussent encore le courage, l'énergie montrée par leurs pères, abstraction faite de la légitimité du mouvement qualifié jusqu'ici d'insurrectionnel !

Ce roman sera illustré par un artiste canadien, un jeune aussi, avantageusement connu déjà : M. Delfosse, de Montréal.

Non seulement nos chers abonnés liront ce beau roman, mais le feront lire autour d'eux.



Minuit ! L'année expire et l'année est éclos.  
Une reine nouvelle entre dans l'univers.

MME DESBORDES-VALMORE.

Minuit sonne, mais les vibrations du timbre de nos pendules se confondent avec les sourds grondements des canons qui accomplissent leur œuvre sinistre et font prendre le deuil à des milliers de veuves et d'orphelins.

Minuit sonne et pour la première fois depuis près de dix-neuf siècles, les églises sont remplies de fidèles qui viennent demander au Tout-Puissant de bénir l'an nouveau et de nous épargner les chagrins pendant les douze mois qui vont s'écouler, mais cette messe de minuit tout exceptionnelle semble être une messe des morts et des plaintes et des sanglots accompagnent les chants sacrés et la grande voix de l'orgue.

Minuit sonne lentement et devant plus d'un foyer une femme et des enfants vêtus de noir pensent au chef de la famille, maintenant disparu pour toujours, tombé là-bas sous un ciel lointain, frappé par la balle d'un ennemi caché dans les buissons, et qui, lui aussi, se bat et meurt à son tour pour le drapeau qu'il défend.

Minuit sonne et pendant que les veuves et les orphelins pleurent, les véritables auteurs de la guerre désastreuse de l'Afrique du Sud chantent, rient et boivent du champagne en songeant aux profits qu'ils comptent retirer de cette malheureuse guerre, profits qui, comme l'a dit impudemment et avec cynisme, un journaliste de notre pays, "feront plus que compenser la perte de quelques centaines de pauvres malheureux."

Ces centaines de pauvres malheureux se comptent déjà par milliers, ces pauvres malheureux sont des hommes jeunes, forts, intelligents et braves qui donnent leur sang à la patrie qui les a appelés, ces pauvres malheureux sont de chair et d'os comme le plumeux qui a osé écrire cette chose. Beaucoup d'entre eux ont femme et enfants, tous ont une mère : mais qu'importe que ces jeunes gens se fassent tuer la poitrine et que les mères et les épouses meurent de peine, si les fluctuations de la bourse font entrer dans le coffre-fort des spéculateurs des poignées d'or et des monceaux de billets de banque ?

Qu'importe la destruction de cette jeunesse, force vive de la nation, si le cours des actions du capitaliste oscille de manière à lui rapporter des profits !

Minuit sonne, que lui importe une défaite de plus, il joue à la baisse et, pour lui, une armée battue signifie un gain de quelques milliers de louis de plus.

Minuit sonne à la pendule de son club, le télégraphe apporte le nombre des tués, des blessés et des prisonniers. Bast ! que lui importent ces centaines de pauvres malheureux ?

Garçon ! Du champagne !

\*\* Quelle guerre ! et quand et comment cela finira-t-il ?

Il semble vraiment qu'un vent de folie passe sur l'Angleterre, car on ne sait comment expliquer son attitude vis-à-vis de la France et ses défaites consécutives.

Ce sont ces deux points qu'il convient d'examiner. Les Anglais deviennent de plus en plus arrogants envers la France et ne savent quelles injures lui adresser à propos de certaines caricatures de mauvais goût publiées dans des journaux presque inconnus de Paris et dont l'existence n'a vraiment été révélée que par suite des récriminations des feuilles anglaises.

L'Angleterre devrait savoir qu'en pareil cas elle pouvait faire poursuivre les coupables devant les tribunaux, avant de tenir tous les Français solidaires des insultes prodiguées par quelques sots à une femme aussi respectée et respectable que l'est la reine Victoria.

Le *Journal des Debats* répond ainsi aux cris de la presse anglaise :

En effet la France serait responsable de ces excès si elle n'avait pas pris soin de mettre dans ses lois les moyens de les réprimer. Elle ne le mérite pas ce reproche. La loi du 17 mars 1893, en vue d'assurer à la répression toute son efficacité, a enlevé au jury la connaissance des délits d'offenses ou d'outrages envers les chefs d'Etat étrangers, pour l'attribuer aux tribunaux correctionnels. Il n'est donc pas exact que la personne des souverains étrangers manque chez nous d'une protection suffisante. Par une autre disposition de la loi, disposition assurément très sage, l'action répressive ne peut pas s'exercer spontanément : il faut une plainte déposée par le représentant du chef d'Etat intéressé, car lui seul est juge de savoir s'il préfère le dédain et le silence à la répression que les tribunaux correctionnels ne manqueraient pas de prononcer. Nous avons donc mis une arme entre les mains des représentants étrangers ; c'est à eux de s'en servir, s'ils le jugent à propos. Est-ce que l'ambassadeur d'Angleterre a déposé une plainte contre ces journaux que la presse anglaise prend si sévèrement à partie ? Nous ne l'avons pas entendu dire. Dès lors la France, en tant que nation, en tant que gouvernement, est en droit de dégager sa responsabilité.

Et, maintenant, nous demanderons à la presse anglaise qui nous jette la pierre si elle-même est sans péché, et si elle a toujours eu pour nous, pour notre armée, pour nos tribunaux, pour nos hommes politiques, les ménagements qu'elle entend nous imposer à l'égard de tout ce qui lui est cher à elle-même. Quand on a l'épiderme aussi sensible, il conviendrait de ne pas froisser brutalement celle des autres, et c'est ce dont la presse anglaise s'est fort peu préoccupée, depuis quelques années surtout. Elle se révolte contre certaines violences ; soit, elle a raison ; mais elle oublie trop l'extraordinaire sans-gêne, le ton agressif et offensant avec lesquels elle a pris, peut-être inconsciemment, l'habitude de parler de nous, de nos affaires, de nos intérêts, de nos sentiments intimes. Nous aussi, nous avons souffert et nous sommes révoltés en lisant beaucoup de ses articles, ou en regardant certaines de ses caricatures, où elle ne nous a que trop bien enseigné à pratiquer le trait lourd et blessant. Si nous condamnons l'emploi de ces armes discourtisives ce ne peut être seulement d'un côté : un examen de conscience quelque peu sincère amènerait de part et d'autre des constatations qui ne seraient pas sans analogie. Mais c'est ce que nos voisins ne voudront jamais croire, ou du moins jamais avouer, car ils estiment que rien de ce qu'ils font ne peut être mal, et ils ne sont pas très éloignés de penser que rien de ce que nous faisons ne peut être bien. En ce moment surtout, leur susceptibilité à pris un caractère aigu. Leur guerre du Transvaal ne leur a pas valu beaucoup de sympathie en Europe, et si personne n'a eu la moindre idée de s'interposer pour y mettre obstacle, on l'a du moins jugée avec sévérité. A ce désagrément initial, sont venus s'ajouter quelques déboires causés par la conduite de la guerre elle-même. Il en est résulté, en Angleterre, un état d'esprit où il y a du malaise et de l'irritation, de la mauvaise humeur et de la violence toutes prêtes à faire explosion.

La réponse est froide, calme et pleine de raison ; les journalistes Anglais devront admettre enfin qu'ils ont tort de tant crier.

\*\* Quant aux défaites — trop nombreuses — que viennent de subir les armes anglaises, elles s'expliquent par le manque de tactique d'ensemble.

Or, un officier anglais, le major Caldwell, vient précisément de faire paraître un livre, intitulé : *Stratégie et tactique anglaise*, dont un écrivain français bien connu a fait la critique raisonnée.

J'ai détaché le passage suivant, qui a son intérêt, et qui est tout à fait d'actualité.

Après avoir parlé des nombreuses campagnes des Anglais, M. Charles Malo s'explique ainsi :

Dans la règle, leurs campagnes d'outre-mer sont entamées et menées assez longtemps avec des moyens insuffisants, et ils ne tardent pas à récolter les fruits amers d'une préparation mauvaise. C'est à croire, en vérité, que c'est dans... le génie national, lorsqu'on voit nos voisins s'engager dans une guerre voulue, préméditée, provoquée par eux, comme celle du Transvaal, et dirigée contre un ennemi bien connu d'eux pour les avoir battus une première fois, sans avoir tout préparé, disposé et mis en œuvre longtemps d'avance, de façon à n'avoir pas à préluder aux victoires... futures par des échecs doublement humiliants.

Mais un mépris toujours dangereux de l'adversaire, ni le défaut de préparation même, tout érigés en principe qu'ils paraissent outre-Mer, ne suffisent pas en-